

4^{ème} Congrès BRASILIA, INTERVENTION DU PRÉSIDENT

Nous nous sentons très honorés de la présence de personnes si illustres pour l'ouverture de notre Quatrième Congrès de La Société Internationale d'Ergologie. Merci beaucoup de cet accueil si chaleureux. Et je me sens très ému à constater le travail accompli par nos amis et collègues de l'Université de Brasilia pour assurer la réussite de cet événement.

C'est une joie de se retrouver, ou se trouver, ici ensemble pour cette 4^{ème} édition du Congrès de la SIE.

La D.E (démarche ergologique) se promène, ou est promenée tous les deux ans en des lieux et milieux si différents : Strasbourg en 2012, Sierre dans le Valais suisse en 2014, Aix-en-Provence en 2016, et aujourd'hui Brasilia. Signe remarquable de maturation et de prise en charge de « fondamentaux ergologiques » dans des régions du monde et des expériences professionnelles et de vie qui, au départ n'avaient aucune raison de se rencontrer : une histoire inimaginable il y a 34 ans ! Mais ces déplacements ne doivent rien au hasard. Strasbourg ne l'était pas, avec les investissements de long terme de Louis Durrive et de son équipe alsacienne, Sierre, avec les liens noués non seulement avec B.Lévy et la Haute Ecole de Sierre, mais avec de si nombreux collègues de la Suisse romande, et bien sûr aujourd'hui dans la capitale du Brésil. Premier Congrès en Amérique du Sud, et large prise en charge brésilienne de son organisation : tout le monde sait aujourd'hui que sans la rencontre entre l'expérience aixoise et le dynamisme, la chaleur intellectuelle et humaine brésilienne, l'ergologie ne serait pas aujourd'hui ce qu'elle est. Les échanges ont été très intenses entre nous depuis vingt ans, séminaires, cours, doctorats sandwiches, post doctorats, discussions d'expériences. Pour donner un exemple : ce dernier mois de Mars, je suis venu ici à l'UNB pour un cours sur Epistémologie et Ergologie, avec la présence active de collègues de diverses régions du Brésil. Et dans la foulée, d'un côté l'incalculable apport du monde lusophone (Portugal, Mozambique) ; et de l'autre les pays hispanophones d'Amérique latine, l'Uruguay en première ligne, le Pérou, la Colombie, se préparent à être des protagonistes éminents de la D.E.

Aujourd'hui, comment comprendre et évaluer ce rassemblement que nous formons, dix ans après la création de la Société ?

Je répondrais par une prise de position et un constat, qui peuvent paraître partiellement contradictoires mais qu'il faut tenir ensemble, je crois :

-La prise de position nous renvoie à ce que je disais au Congrès de Strasbourg, et concerne précisément ces « fondamentaux ergologiques » :

Jusqu'à présent, l'ergologie ne s'est jamais présentée comme une discipline, à côté ou à la place d'autres.

Elle ne veut pas proposer un corps de savoirs figé.

Elle s'impose à elle-même l'exigence d'être attentive à toutes les interpellations, requestionnements provenant des diverses sphères de l'expérience humaine.

Ce congrès ne peut être l'acte constitutif d'un cercle d'adeptes tel que on est dedans ou on est dehors, ou encore la fabrication d'une identité scientifique ou académique.

Je sais que cette thèse est sujette à discussion, « entre nous », au même titre que l'est la thèse d'existence d'un *métier* ou d'une *professionnalité* ergologique. Cette discussion a commencé à Strasbourg (voir Xavier Roth), elle se continue, elle est féconde. Mais ce qui me paraît incontestable est que prendre en compte des fondamentaux ergologiques (type « usage de soi », « ECRP », « renormalisation ») dans des écrits et/ou des procédures concrètes de transformation sociale ne

saurait dissiper les formes d'inconfort intellectuel et social, et donc une posture d'humilité et d'apprentissage incessant de ce que la vie et nos semblables produisent comme savoirs et comme valeurs. Il s'agirait donc plus d'une *sensibilité* ergologique, variablement partagée que d'une discipline académique, revendiquant son autonomie intellectuelle.

En même temps, ce constat que je notais il y a deux ans à Aix-en-Provence :

Cette démarche qui nous est commune, sans être pour autant homogène vit, je crois désormais une période de maturité et de sérénité dans son développement, ce qu'a manifesté la préparation de notre 3^e Congrès, avec la diversité et la qualité de ses communications proposées. En témoignent aussi le nombre et la qualité des publications, des articles, des thèses, des ouvrages relevant de cette *sensibilité* ergologique...

Ce constat me paraît à considérablement accentuer aujourd'hui. Il y a de multiples foyers de reprises originales de ces fondamentaux ergologiques, sur des thématiques les plus diverses. La D.E est devenue polycentrique, appropriée, retravaillée en toute liberté d'initiative dans divers réseaux, valorisant leurs apprentissages propres. Par exemple, a été créée à l'initiative de notre ami Abdesselam Taleb un master d'Ergologie à l'Université de Tlemcen (Algérie). C'est cela qui donne sérénité, assurance d'avenir, et si la SIE a une éminente utilité, c'est d'essayer, notamment par nos Congrès, de capitaliser, se réapproprier et remettre en discussion ces richesses intellectuelles et sociales. Je pense notamment au beau colloque qu'a organisé cette année dans la capitale des Comores notre vieil ami Abdallah Nouroudine sur Education, Patrimoine, Développement. On ne peut plus dominer les thèses, les mémoires, les articles de grande portée à sensibilité ergologique parus dans des revues reconnues. Et bien sûr, *Ergologia*, la Revue de la Société est une mine, une ressource formidable pour toucher du doigt ces manifestations diverses de créativité intellectuelle. Un grand merci à ceux qui font vivre cette Revue, dont nous avons le plus grand besoin, de part et d'autre de l'Atlantique. Et un grand merci aussi à ceux qui ont réussi à réunir les Actes de notre 3^e Congrès, dont nous avons intérêt à lire et relire les contributions. Nous sommes donc inscrits dans le « paysage intellectuel », même, et il faut y insister si c'est toujours avec de grandes inégalités (toujours aucun échange ou à la marge avec les divers aires linguistiques anglo-saxonnes) et avec notre mode de diffusion très singulier (nous restons largement transparents au moins en Europe dans les Revues et débats médiatiques classiques, la diffusion se faisant par des phénomènes d'osmose, de « bouche à oreille, de réseaux d'amitié et de coopération).

Mais nous devons prendre en compte aussi deux symptômes préoccupants, qui renvoient tous les deux, non à une quelconque fragilité de la D.E, mais à un monde « qui ne tourne pas rond ». Nous vivons une dérive, voire une régression dans l'horizon universaliste de la démocratie. Et en tant qu' « ergologue », je dirais volontiers qu'un des nœuds de cette dérive se trouve dans l'épais brouillage entretenu sur les rapports entre démocratie, savoirs et valeurs. Ce brouillage, cette dénégation, peuvent faire des obstacles féroces à l'acceptation de la D.E

dans les sphères du savoir et des organisations politiques, et limiter nos avancées. Ceci nous impose des efforts, des responsabilités nouvelles, et pour moi, ce Quatrième Congrès doit être celui d'un nouveau régime d'initiatives, de projets collectifs, et de batailles pour l'accès à des formes élargies de visibilité et d'interventions dans les situations que nous vivons.

Le premier symptôme : il faut sans doute ne pas en exagérer la portée. Mais quand même : beaucoup d'entre vous ont reçu en 2017 une demande de soutien au maintien du master d'Ergologie à l'AMU (Aix-Marseille Université), et récemment une lettre de remerciements aux nombreux amis qui ont réagi, dont de très nombreux amis brésiliens. Beaucoup d'entre eux ont séjourné à Aix-en-Provence au Département d'Ergologie, ont accompagné sa croissance, comme doctorants « sandwiches », post doctorants... Ce courrier de remerciements vous a informé de l'état de dégradation de la situation : aujourd'hui, toute trace d'existence ergologique est en risque de disparaître dans cette institution qui a vu naître cette démarche il y a 35 ans. Sans doute des conditions conjoncturelles, de « tristes » personnalités locales, ont joué dans cette dégradation. Mais il y a quand même derrière ce processus indigne, une interrogation fondamentale concernant ce brouillage entre démocratie, savoirs et valeurs : comment une institution universitaire a-t-elle pu ainsi s'automutiler, envisager d'étouffer un *polo irradiante*, un « pôle irradiant », qui année après année, construisait de l'interdisciplinarité, lui apportait des ressources financières et des moyens humains, et surtout faisait converger vers elle des chercheurs de toutes nationalités, des publics nouveaux, des interlocuteurs travailleurs, des militants de la transformation sociale, qui sans fréquenter ce pôle, n'auraient jamais développé de la sorte leurs énormes potentialités. C'est bien des réserves de savoirs et de valeurs nouvelles promettant à l'institution universitaire un rôle intellectuel et social considérablement élargi dont elle essaie ainsi, à l'image de l'AMU, de se défaire : quel avenir nous préparons nous si nous acceptons de telles dérives ?

Certes, certaines universités se montrent plus hospitalières, mais il faut peut-être aller justement au Brésil pour le constater. En témoignent par exemple l'UNB, qui nous reçoit si bien, les fréquentes invitations qui nous sont faites pour discuter de l'ergologie (voir le constat du groupe Garimpo de Belo Horizonte, ville « si riche en ergologues »), à Rio, Sao-Paulo, Porto Alègre.... Mais en tout cas en Europe (et sans doute dans les aires linguistiques anglosaxonnes), les résistances sont très fortes, et cela explique en grande partie les modes très particuliers de diffusion de l'ergologie dont je parlais plus haut.

-Deuxième symptôme : je parlais à l'instant du Brésil. Lors de notre première venue au Brésil , en 1997, ce pays entamait cette remarquable transformation qui de pays dépendant des « puissances centrales » était en train de devenir un pays phare du développement tant économique que démocratique, quelles qu'aient pu être après les ambiguïtés des pratiques liées à ce développement. Aujourd'hui, on a le sentiment d'une régression, de risques réels pour les libertés citoyennes, et certaines universités de ce pays ont connu des attaques que la SIE a dénoncées. Notre Troisième Congrès a été traversé par ces inquiétudes portées par nos amis brésiliens. Certes, de l'extérieur, nous ne pouvons exactement mesurer la situation, et certainement pas porter un jugement à la place de ceux qui vivent ici ces turbulences.

Mais c'est aussi un symptôme : au delà des dimensions locales de cette turbulence (l'héritage compliqué, partiellement contradictoire de la période Lula, dans l'histoire spécifique de la jeune démocratie brésilienne), on ne peut pas ne pas y voir une forme sud américaine de ce que certains appellent aujourd'hui les progrès d'une démocratie « illibérale ». Le terme d'illibéral est certainement contestable, comme l'est celui d'une « faiblesse de la démocratie ». Mais il est incontestable que gagne de manière inquiétante et non seulement dans les pays de l'Est européen, mais aussi en Angleterre (les partisans du *Brexit*), en Italie, au Moyen ou Extrême Orient, et aussi aux Etats Unis de D.Trump des mouvements politiques dits populistes, de repliements sur des supposées identités nationales, des postures de « moi d'abord », qui tournent le dos à la difficile définition de l'universalité humaine, sans laquelle pourtant, on voit mal comment peut être assuré le futur de l'espèce humaine, l'avenir écologique de nos territoires et de la planète.

Qu'a à voir ce constat pas spécialement original dans un Congrès de la SIE ? Pour cette raison, je crois : dans la mesure où les fondamentaux anthropologiques de la D.E nous conduisent à affirmer que tout agir humain renormalise en partie ses conditions initiales de vie, respecter ce que nous créons de différent est aussi respecter de qui nous permet de nous reconnaître comme des semblables. Respecter ce témoignage créateur de la vie en nous est du même coup rencontre de ce qui nous est commun à tous. A cet égard, comme tous traversés par des dramatiques d'usage de soi qui mettent en débat des savoirs et des valeurs, nous sommes tous en chemin, tous responsables, tous comptables d'un monde commun à construire. C'est par là que passe la réévaluation de l'ambition, du concept même de démocratie ; c'est en ce point que la D.E peut être au cœur d'une politique du présent : en liant savoirs et valeurs, matrice d'un « humanisme énigmatique ».

Explicitons-le mieux en deux mots.

Toute renormalisation, comme issue provisoire de dramatiques d'usage de soi, ne peut proposer ses réserves d'alternatives sans s'étayer sur et sans nourrir ce que nous appelons des « savoirs-valeurs. C'est donc une obligation démocratique de confronter aux savoirs que nous appelons épistémiques ou dits « scientifiques », ces savoirs valeurs immergés dans les activités de travail et les activités sociales, ces savoirs qui portent avec eux des « valeurs sans dimensions », ébauches possibles d'un monde commun à construire. Le refus de cette confrontation, *le déni de ces savoirs valeurs*, le refus de leur légitimité, alors qu'ils opèrent pleinement dans la vie sociale sont donc aussi un déni de ces valeurs sans dimensions, déni de possibles biens communs à construire. Ce déni laisse le champ libre aux seules évaluations de l'agir humain par des critères quantitatifs et financiers.

Par là, la résistance des universités au retravail de ses missions, à la mise en débat des savoirs valeurs et des réserves d'alternative du monde social, comme on vient de l'évoquer à l'A.M.U, est qu'on le veuille ou non, un acte politique, un choix politique, un soutien au néolibéralisme qui priorise les valeurs marchandes. Je ne pense pas que Paulo Freire eût pensé autrement.

Ce déni, brouille pour chacun ses ressources, dévalorise ou mure dans le silence ses réserves d'alternatives, cela conduit dans l'entreprise, dans la vie sociale, dans les organisations politiques, aux inégalités massives, aux crises, au mal être.

Ce mal vivre réel qui en est issu privé d'une mise en débat, d'une prise en considération de ses valeurs, privé de toute socialisation de ses dramatiques d'usage de soi, est prêt pour être capturé, séduit, par des explications simplistes renvoyant la responsabilité de ce mal vivre aux autres, aux immigrés, aux « étrangers », aux repliements sectaires et populistes. Ce déni est ce qui brouille la reconnaissance de l'autre comme son semblable : or il faut ce sentiment d'universalité, de commensurabilité dans nos destins à vivre pour tenter de construire un monde commun qui ne ferait pas pour autant l'impasse sur les histoires différentes des peuples, les violences et les vies dégradées de tant de populations sur la planète.

Donc la démarche ergologique chemine sur cette crête étroite où se joue la politique du présent :

En un sens il y a une « vérité » des affirmations identitaires qui nourrissent les populismes : toute vie, tant individuelle que collective, en tant qu'elle tente de renormaliser les normes imposées, usine un milieu qui soit le sien, des réseaux de relations sociales, des « genres de vie ». Elle y tient, c'est normal, et le mépris des puissants, des machinistes financiers aux manettes du mondialisé, mépris pour ce labeur inscrit dans leurs territoires, est le terreau fertile des dirigeants populistes qui néanmoins ont vite fait pourtant de cacher sous eux les stratégies reconverties de ces machinistes du capital (voir les dirigeants industriels allemands qui ont soutenu le pouvoir nazi). .

En même temps, en tant que nous cherchons tous à vivre, nous cherchons tous à usiner cet effort de vivre, nous sommes tous égaux et commensurables. L'universalité a un sens sur cette terre. Récemment, le Haut Commissaire des Nations-unies pour les droits de l'homme, Zeid Al Hussein posait cette question de l'universalité : « Si vous acceptez l'idée qu'il existe suffisamment de points communs entre êtres humains qui nous identifient comme étant une espèce, alors l'idée que nous naissons libres, que nous naissons avec le même droit d'accès aux droits humains, est une évidence » (*Le Monde*, 2/08/2018). Or il me semble que la D.E est à même de désigner ce lieu du « point commun » : comme disait Canguilhem à propos du concept d'usage de soi, tous nous « faisons à quelque distance de ce qu'il est prescrit de faire ». Tous nous remettons partiellement en jeu le monde dans lequel nous voudrions vivre en santé, nous sommes tous frères et égaux dans cette prise sur nous d'un monde de Valeurs sans dimensions, monde à partir duquel nous essayons de nous donner des normes d'agir. Contre la violence, le sectarisme, la promotion des inégalités intellectuelles, économiques, ethniques, ce fondamental ergologique nous arme contre les dérives et régressions nationalistes et populistes.

Et pour finir, c'est ce même fondamental qui nous arme contre l'indifférence à l'avenir de la planète que nourrissent conjointement les égoïsmes nationalistes et les machinistes du financier mondialisé. Oui, de par son *activité*, au sens ergologique, chaque individu, chaque peuple usine un milieu spécifique de vie. Il est à prendre en compte. Mais en tant que pour vivre, nous devons tous usiner notre milieu à vivre, nous devons tous reconnaître ce droit aux autres commensurables à nous, et pour cela, il faut œuvrer pour la survie de notre milieu commun, un milieu en arrière-plan compatible avec ces milieux spécifiques. On parle d'Anthropocène, d'un milieu de vie désormais largement façonné par l'activité humaine, avec les risques redoutables (réchauffement climatiques, menaces sur la biodiversité...). Pouvons-nous vraiment œuvrer à cet avenir

possible sans que s'impose à nous ce sentiment de l'universel ? Raison majeure, à mon sens, d'être « ergologiquement » plus entreprenant comme partie prenante de notre Société Internationale d'Ergologie.

Ce qui me fait conclure sur ce que l'Assemblée générale en fin de Congrès doit très sérieusement envisager. J'insiste d'ailleurs sur la présence la plus fournie possible à ce moment essentiel de notre Congrès.

Après ces six à huit ans de maturation, la S.I.E a créé des circuits d'échange qui nous ont permis de nous connaître, de nous apprécier et de nous retrouver régulièrement avec le sentiment de partager des convictions communes au delà des différences culturelles. Aujourd'hui, je pense qu'il est temps de passer à un nouveau régime d'engagement, qui nous crédibilise face aux exigences préoccupantes du présent.

Nous pensons à un renouvellement partiel, à un rajeunissement du bureau de notre Société, à une assise financière plus solide (subventions, cotisations raisonnables à suivre), à des initiatives à concrétiser, des projets à engager : des sociétés d'ergologie territorialisées, des groupes coopératifs thématiques sur les questions de santé, de formation (voir les propositions d'intervention au congrès), d'ergomanagement, de relations espaces/territoires, ... reprendre énergiquement l'initiative sur Ergologie, Travail, Développement, assurer notre visibilité sur divers réseaux, envisager une officine de publications à sensibilité ergologique, forcer l'échange avec les aires linguistiques anglo-saxonnes ... Et surtout, à mon sens, clé d'une visibilité élargie dans le champ social, d'un contournement des résistances des institutions du savoir et des médias, clé d'une coopération ergologique internationale sur le long terme : mise en fabrication d'un dispositif de formation à sensibilité ergologique, utilisant toutes les ressources des échanges à distance, valorisant les acquis pluricentrés, production de matériel pédagogique multilinguistique, matrice d'une mise en débat des « fondamentaux ergologiques » en tous les lieux où le présent l'exige.

On proposera toutes ces hypothèses lors de l'AG de clôture. En attendant, merci encore au formidable travail de l'équipe de l'UNB avec Magda, engagé depuis plusieurs mois, pour nous accueillir ici dans les meilleures conditions, merci au Comité d'organisation de la SIE, merci à tous d'être venus, et bon travail ensemble.

Yves Schwartz, président de la SIE